

Il Diluvio : anticeazione e nuova creazione ?

André Wénin, Faculté de théologie, UCL
B-1348 Louvain-la-Neuve

« Il [Dieu] n'a pas épargné l'ancien monde ; mais le huitième, Noé, héraut de justice, il le garda quand il amena le déluge pour le monde des impies ». Ce passage de la seconde Lettre de Pierre (2 P 2,5) introduit Noé comme « le huitième », les sept autres étant bien sûr « sa femme, ses fils et les femmes de ses fils » (Gn 6,18). Le huitième – comme le huitième jour, qui est le premier d'une nouvelle semaine, celle de la seconde création après la destruction du « monde des impies ». Cette lecture traditionnelle, comme en témoigne le commentaire que Richard J. Baukham¹ fait de ce passage, conduit presque spontanément à interpréter la fin du déluge comme une nouvelle création inaugurée avec Noé, le cataclysme lui-même représentant à son tour une anti-créeation, une dé-créeation².

Que devient une telle interprétation à l'épreuve d'une lecture précise du récit de la Genèse : s'agit-il bien de cela dans ce récit fondateur, ou le déluge y signe-t-il seulement le début d'une ère nouvelle pour les vivants, une forme de premier salut de la destruction, comme le proposent la Sagesse de Salomon (Sg 10,4) et la première Lettre de Pierre (1 P 3,20)³ ? C'est à discuter cette question que seront consacrées les pages qui suivent. Je l'aborderai successivement sous deux aspects complémentaires : le déluge est-il raconté

¹ R.J. BAUKHAM, *Jude, 2 Peter* (Word Biblical Commentary 50), Word Books, Waco, TX, 1983, p. 250 : le chiffre huit « represented an eighth day of *new creation*, following the seven days of the old creation's history (cf II Enoch 33:1–2 ; Barn 15:9). Early Christians associated this symbolism with Sunday, the "eighth day" (Barn 15:9 ; Justin, Dial 24.1: 41.4; 138.1). Sunday was the eighth day because it was the day of Christ's resurrection in which the *new creation* was begun, and this symbolism is linked by Justin to the eight people saved in the Flood (Dial 138.1) » (je souligne). Voir aussi, par ex., la note de la *TOB* à propos de 2 P 2,5. 2 P 3,6 fait également allusion à la destruction du monde ancien submergé par les eaux.

² Des commentateurs de la Genèse vont dans le même sens pour présenter le déluge comme une destruction de la création entière. Voir par ex. L.A. TURNER, *Genesis*, Academic Press, Sheffield, 2000, p. 45. Selon G. VON RAD, *La Genèse*, Labor et fides, Genève, 1968, p. 126, c'est la version sacerdotale du déluge qui raconte le retour au chaos primitif.

³ Voir dans le même sens Si 44,17, ou He 11,7 où est soulignée, comme en 2 P 2,5 et Sg 10,4, la justice de Noé. Voir aussi Sg 14,6-7 : « l'espoir du monde se réfugia sur un radeau » et ainsi « conserva pour l'avenir une semence de génération » (trad. *TOB*).

comme une anti-création ? La fin du déluge – qui marque indéniablement un nouveau commencement – est-elle présentée en Gn 8–9 comme une nouvelle création ?

1. Le déluge, une anticr  ation ?

D  sappoint   par la multiplication du mal qui « détruit » le monde, parce que les humains ont perversi le chemin de douceur suggéré par le don d’une nourriture végétale suite à l’injonction de maîtriser la terre et les animaux avec force⁴, Adonaï décide de faire place nette en détruisant l’humanité ainsi que les animaux qui, en Gn 1, sont liés explicitement à la terre (Gn 6,5-7, voir 1,20b.22b.24-25). Lorsqu’il annonce son projet à No   dont la justice et l’intégrité ont trouvé grâce à ses yeux (Gn 6,8-9), Dieu a vu comment la terre est détruite du fait de la violence (v. 11-12), et sa décision semble plus radicale puisqu’il parle de pousser à bout le processus entamé en détruisant non seulement toute chair, mais la terre elle-même, que le mal est en train de ruiner : « La fine di ogni carne    venuta davanti a me, poich   la terra    riempita di violenza da davanti a loro [*i.e.* gli esseri umani], ed ecco, io sto per distruggerli con la terra » (v. 13).

Cela dit, dans la suite du discours qu’il adresse à No  , Dieu semble revenir sur la radicalité de la destruction annoncée. On le voit en effet introduire peu à peu toujours plus d’exceptions. Au verset 17, il parle à nouveau d’effacer les seuls êtres vivants de la terre, celle-ci n’étant cependant plus concernée. Parmi les vivants, No   et sa famille traverseront le cataclysme à l’abri de l’arche en vue d’une alliance à conclure (6,18). Ce sont ensuite des animaux que Dieu demande d’épargner en les introduisant dans l’arche. D’abord, il pense à une paire – m  le et femelle – de chaque espèce d’oiseau, de bêtes et de bestioles (v. 19-20) et ce qu’il faut pour les nourrir (v. 21) ; ensuite, sept jours avant le déclenchement du déluge, au moment de faire entrer tout ce monde dans l’arche, Adonaï semble de raviser et parle de sept couples pour les animaux purs et pour les oiseaux (7,2-3). Toutes les autres créatures seront effacées de la terre (v. 4) –    l’exception encore des poissons, bien sûr. Par la suite, le récit de la catastrophe confirmera que les vivants entrés dans l’arche seront bien sauvés. De son côté, la terre elle-même n’est pas détruite comme d’abord annoncé (cf. 6,13) ; elle est seulement submergée par les eaux montant de l’abysse ou se déversant du ciel – inversion de l’œuvre de séparation de la terre ferme du troisième jour (7,10-12, cf. 1,9-10), on y reviendra.

⁴ Voir A. WÉNIN, *Da Adamo ad Abramo o l’errare dell’uomo. Lettura narrativa e antropologica della Genesi. I. Gen 1,1–12,4* (Testi e commenti), Edizioni Dehoniane, Bologna, 2008, p. 29-31, et déjà « Mitezza e violenza. Il cibo vegetale e carneo in Gen 1–9 », in *PSV* 53/1 (2006) 11-20.

Les détails du récit du recouvrement de la terre par les eaux entraînant la mort de tous les vivants a évidemment bien des traits d'une décréation. Les allusions nombreuses au poème de Gn 1, mais aussi à Gn 2, le confirment amplement. Dans son bref commentaire de Genèse, Laurence A. Turner en souligne plusieurs. Comme le récit de création en Gn 1,2, l'histoire du déluge commence par la description d'une sorte de chaos auquel le monde est ramené par la violence des humains (6,11) ; alors que Dieu avait vu, au terme du sixième jour, que tout était très bon (1,31), il est contraint de constater ici que ce même monde est détruit (6,12, avec une expression identique : « et Dieu vit... et voici... »). C'est ce qui le décide à ramener sur la terre (6,17) les eaux chaotiques (cf. 1,2) qu'il avait maîtrisées au commencement. Mais de même que Dieu avait amené les animaux à l'humain pour qu'il les nomme (2,19-20), de même des animaux viennent à Noé pour entrer dans l'arche (6,19-20 ; 7,8), tandis que l'énumération des différentes catégories rappelle le récit de leur création (1,22b pour les oiseaux et 24-25 pour les bêtes terrestres). Quant à Noé, sa parfaite obéissance (6,22 ; 7,5.9.16) est pareille à celle des éléments créés répondant présent à l'ordre divin les appelant à l'existence en Gn 1. Et Turner de conclure : « Such a catalogue of allusions to and echoes of the narrative of creation forces the reader to view the ensuing Flood as being more than a destruction, but as a decreation »⁵. Plus loin, il ajoutera que, si la première création s'est achevée le septième jour, son anéantissement commence aussi un septième jour (7,6)⁶. Le retour au chaos des eaux signe quant à lui « une inversion de la création », tandis que l'arche représente un « Éden flottant » au moment où « le retournement de la création est complet »⁷.

Toutes ces considérations ne manquent pas de pertinence. Elles ont toutefois quelque chose d'unilatéral et supposent l'occultation au moins partielle de données du récit. Dès ses premiers mots à Noé, en effet, Adonaï laisse transparaître le projet qui est le sien : non pas dé-crée le monde, mais éliminer tous les êtres qui, en raison de la violence des humains, mènent la création à sa ruine. Doivent survivre, en revanche, ceux qui, sous la conduite du pasteur débonnaire qu'est Noé, concrétisent le projet initial de Dieu, projet de paix et d'harmonie entre les vivants soumis à la douce maîtrise de l'être humain. C'est ce dont témoigne discrètement le fait que, sur ordre d'Adonaï, la seule nourriture embarquée dans l'arche est végétale, conformément au projet du créateur (1,29-30, voir 6,21 : « prends de tout

⁵ TURNER, *Genesis*, p. 46. Voir, dans un sens analogue et parmi bien d'autres auteurs, E. VAN WOLDE, *Words become Worlds. Semantic Studies of Genesis 1–11* (Biblical Interpretation Series 6), E.J. Brill, Leiden, 1994, p. 76.

⁶ TURNER, *Genesis*, p. 47.

⁷ TURNER, *Genesis*, p. 48. L'idée de l'Éden flottant est reprise à J.-P. MOLINA, « Noé et le déluge », dans *Études théologiques et religieuses* 55 (1980) 256-264, p. 259.

manger qui peut se manger »). En cela, Jean-Pierre Molina a raison de comparer l'arche à l'Éden, où l'humain gouverne les animaux avec douceur, par la parole (voir 2,19-20).

On le voit : si la séparation des eaux et de la terre ferme est abolie dès que le déluge envahit la terre, l'arche qui surnage pendant toute la durée de la catastrophe maintient en quelque sorte cette séparation. Selon les toutes premières instructions données par Adonaï après l'annonce du déluge (6,13-14), en effet, ce bâtiment est fait de matériaux apparus le troisième jour quand la terre a émergé : du bois (végétal) et du bitume (minéral). Par ailleurs, le détail des dimensions (longueur, largeur, hauteur) et la disposition en trois étages de l'arche aux versets 15-16 indiquent que s'y maintient la structuration de l'espace caractéristique du monde créé. Elle représente donc un monde en miniature, sauvé de la destruction en raison de la justice de Noé (6,9 et 7,1), et elle abrite un reste de la première création des vivants en vue de l'alliance à établir avec Noé, selon l'annonce faite par Adonaï. C'est en ce sens que toutes les exceptions à l'universelle dévastation sont programmées par Dieu avec précision dans le reste de ses discours (6,18-21 et 7,1-3). Au demeurant, il est faut de prétendre que le déluge ramène la création au chaos de l'océan initial de Gn 1,2. En effet, quelque chose de l'espace ménagé entre les eaux d'en haut et celles d'en bas par la voûte céleste doit bien se maintenir, sans quoi l'arche serait engloutie et on ne parlerait plus du ciel lui-même (cf. 8,2).

Ce n'est pas tout. Car pour qu'il y ait anticréation ou décréation au sens strict, il faudrait encore que soit aboli le temps, instauré dès le premier jour avec l'apparition de la lumière (jour – nuit ; soir – matin : 1,3-5), et structuré par la création des astres, en particulier les deux grands luminaires présidant au jour et à la nuit (quatrième jour : 1,14-18). Or, s'il est une constante dans le récit du déluge lui-même, c'est le décompte sophistiqué auquel le narrateur se livre pour situer on ne peut plus précisément le moment et la durée du déluge, crue et décrue. À partir du jour de l'entrée dans l'arche (7,6.13) jusqu'au jour où ses habitants en sortent une fois la terre asséchée comme au troisième jour de la création (8,14, cf. 1,9), on ne compte pas moins de vingt-trois⁸ notations de temps, entre mentions de l'âge de Noé, périodes et dates plus précises – une fréquence inégalée, sans doute. Peu importe ici la complexité de ces notations. Il suffit de noter qu'elles témoignent d'un fait massif : la composante temps – caractéristique du monde créé, tellement centrale dans le récit de Gn 1 qu'elle y occupe les premier, quatrième et septième jours, sans compter le refrain des six premiers jours –, cette composante n'est en rien abolie par le cataclysme destiné à effacer ce qui, dans la première

⁸ Le nombre des lettres de l'alphabet hébreu. Est-ce un hasard ?

création, s'est laissé pervertir par la violence au point de faire échec au projet initial du Créateur⁹.

En somme, si anti-création il y a dans ce récit, c'est seulement en partie. On notera au demeurant qu'alors que Dieu a annoncé qu'il allait faire venir le déluge, nulle part le narrateur n'affirme qu'il agit lui-même en ce sens. Ce qu'il donne à voir dans le récit, c'est que s'inverse l'œuvre créatrice du troisième jour (cf. 1,9-10) : « les sources du grand abysse », les eaux d'en bas d'où Dieu a fait émerger le terre, se fendent pour laisser les eaux recouvrir à nouveau la terre sèche, tandis que « les fenêtres du ciel » (cf. 1,7-8) s'ouvrent et libèrent les eaux supérieures en une pluie torrentielle que le firmament ne contient plus (7,11, cf. 8,2a). Bref, le narrateur raconte le déluge comme si Dieu suspendait partiellement et pour un temps les effets de la parole créatrice séparant depuis le deuxième jour les eaux de l'océan primordial, de sorte que la terre qui a émergé dans les eaux d'en bas le troisième est envahie par les eaux d'en bas et d'en haut, jusqu'au-dessus du sommet des montagnes. C'est ainsi que les vivants liés à l'espace terrestre sont « effacé » dans leur quasi-totalité – conformément à ce que Dieu avait annoncé – dans la mesure où leur espace vital s'est restreint à celui de l'arche, tandis que le temps continue à courir sur le rythme imprimé dès Gn 1.

2. Une nouvelle création ?

Si l'anti-création reste partielle, la recreation le sera tout autant. Certes, il s'agit certainement d'un nouveau départ, même s'il concerne seulement une partie du monde créé au chapitre 1. À l'appui de cette lecture, Turner propose à nouveau une comparaison avec Gn 1 pour mettre en évidence des points communs manifestes.

« Now, at the turning point of the account, the earth has returned to a replica of its pre-creation state, and the preliminary steps of creation are now repeated :

(a) Earth covered by waters	1.2a	7.24
(b) Wind/spirit (<i>rûah</i>) moves	1.2b	8,1b
(c) Waters recede	1.9a	8,1c-5a
(d) Dry land emerges	1.9b	8.5b

The 'decreation' movement of the Flood is followed by a 'recreation'. »¹⁰

On note d'emblée qu'à nouveau, Turner repère seulement quelques éléments du poème de Gn 1. Du plus, il n'est guère difficile de comprendre que les vivants qui ont été détruits ne sont

⁹ Vedere WÉNIN, *Da Adamo ad Abramo*, p. 136 : le récit construit lui-même ses notations temporelles avec une belle symétrie, indice littéraire de ce que, de ce point de vue, l'harmonie du monde telle que la dessine Gn 1 est loin d'être abolie.

¹⁰ TURNER, *Genesis*, p. 49.

pas recréés, le monde devant être repeuplé à partir de ceux qui ont traversé la catastrophe à l'abri de l'arche. Mais tentons d'aller plus loin dans la comparaison entre les deux récits que notre auteur n'exploite que dans les grandes lignes.

Les choses basculent au moment où, après 150 jours de crue, Dieu se souvient de Noé et des animaux qui sont dans l'arche et qu'il fait passer un vent qui apaise la furie des eaux (8,1). Ce sera là l'unique action de Dieu. En effet, ensuite, le processus de retour à la normale suivra son cours, lentement mais sûrement, sans autre intervention divine. Le narrateur enregistre les différentes étapes de ce processus : à l'inverse de ce qui arrive en 7,11, les réservoirs de l'abysse, des eaux inférieures, se referment ainsi que les fenêtres de la voûte retenant les eaux supérieures (8,2) : est ainsi interrompue l'inversion de l'œuvre du deuxième jour qui ne sera donc pas complète. Ensuite, émergent les sommets des montagnes, en commençant par le mont Ararat (8,4-5), et la végétation réapparaît (le rameau d'olivier, 8,12, cf. 1,11-12). Enfin, le narrateur enregistre le fait que la terre est redevenue sèche (8,13-14 : *yabbashâ*, cf. 1,9-10) – restauration de l'œuvre du troisième jour. Ici, à la différence de Gn 1, où la parole créatrice était suivie de son effet immédiat, les choses se passent progressivement. N'est-ce pas le signe de ce que la terre n'a pas été détruite, mais seulement submergée par des eaux qui, une fois refermés les réservoirs qui les contiennent, disparaissent peu à peu pour laisser place au paysage qu'elles ont effacé pour un temps ? On le voit : s'il faut parler de recréation au sens strict, c'est seulement la restauration de la séparation des eaux et de la terre sèche qui est concernée, le temps continuant de courir imperturbablement jour après jour, mois après mois¹¹.

C'est dans les paroles divines consécutives au déluge qu'il faut chercher sans doute la nouveauté la plus significative de la refondation du monde par le Créateur. Ces paroles concernent pour l'essentiel les deux personnages doués de liberté et de responsabilité, de qui dépend l'avenir du créé dont le lecteur sait à présent qu'il est sous la menace de la violence, des humains d'abord mais aussi de Dieu. Ces paroles semblent importantes au point de faire l'objet d'une répétition, la seconde (9,1-17) développant une thématique d'abord amorcée en 8,17-22.

Une fois la terre asséchée, le narrateur fait donc état d'un double discours de Dieu. Le premier est adressé à Noé qu'il invite à sortir de l'arche avec tous ses habitants. Ce discours s'achève par le souhait que les vivants puissent être féconds : « qu'ils grouillent sur la terre et

¹¹ W. VOGELS, *Nos origines. Genèse 1-11* (L'Horizon du croyant), Ed. Novalis, Ottawa, 1992, p. 162 écrit à juste titre : le « monde nouveau sera dans le prolongement de l'ancien (...). Il y aura du vieux et du nouveau, continuité et renouvellement. » Il parle pourtant du déluge comme d'un « retour au chaos primitif » (p. 162).

qu'ils fructifient et se multiplient sur la terre » (8,17b) – écho très clair à la création et à la bénédiction des animaux aériens et marins en 1,20.22, qui semble étendue ici à toutes les bêtes sans distinction. Une fois l'ordre divin exécuté¹², Noé offre un sacrifice, auquel Adonaï réagit par un monologue intérieur (« Adonaï dit en son cœur ») : il s'y engage à ne plus maudire l'habitat des humains en le ravageant, à ne plus frapper les bêtes à cause de l'humain, même si le cœur de celui-ci est porté au mal, et à maintenir le cycle de la végétation avec ses saisons et ses rythmes (8,21-22).

Au vu de la suite, il est permis de dire que ces deux paroles divines jouent notamment le rôle d'annonce du sujet pour les deux discours qui suivent et qui émanent aussi de Dieu. Cette fois, ils sont tous deux adressés à Noé et à ses fils (9,1 et 8 : les introductions narratives de ces discours sont très semblables) et ils développent chacun une des deux paroles que Dieu vient de prononcer à la fin du chapitre 8, de nombreux liens avec Gn 1 étant clairement repérables. La première (9,2-7) parle de la structuration des relations entre ceux qui sont sortis de l'arche, en développant le thème de la fécondité de la vie que Dieu aborde en 8,17b ; elle fait écho à la bénédiction des humains et à la parole accompagnant le don de la nourriture en Gn 1,28-30. La seconde, en trois sections (9,9-11, v. 12-16 et v. 17), formalise l'alliance annoncée en 6,18 en élaborant le thème, ébauché en 8,21-22, du choix par Dieu de la non-violence vis-à-vis du monde et de ses habitants ; de nombreux termes désignant les vivants sont repris de Gn 1 dans la première section, tandis que la seconde développe le signe de l'alliance en multipliant les allusions à la scène où Dieu décide d'envoyer le déluge (6,5-13, mais aussi v. 17-18). Par rapport à Gn 1, le premier discours introduit du neuf dans les relations entre humains et animaux ; le second dessine une nouvelle posture adoptée par Dieu vis-à-vis des vivants et de la terre.

Je me suis déjà étendu ailleurs sur la portée de ces deux discours qui introduisent du neuf dans le monde créé par rapport à ce qui est raconté en Gn 1¹³. Ces nouveautés sont relatives à la violence qui a envahi la terre. À la possibilité de la violence, le Créateur de Gn 1 avait pourtant pensé : après avoir ordonné aux humains de soumettre la terre et de dominer les animaux, il leur avait donné un menu végétal, suggérant par là la possibilité de dominer sans violence, avec douceur. Mais l'indication ainsi donnée n'a pas vraiment été suivie : les humains s'étant soumis à l'animalité plutôt que de lui commander (3,1-6)¹⁴, ils ont sombré

¹² Déjà soulignée avant le déluge, l'obéissance de Noé va ici jusqu'à attendre l'ordre de Dieu pour sortir de l'arche alors qu'il sait – grâce au lâcher des oiseaux –, que la terre est désormais habitable (8,12-13).

¹³ WÉNIN, *Da Adamo ad Abramo*, p. 139-143.

¹⁴ P. BEAUCHAMP, *Parler d'Écritures saintes*, Seuil, Paris, 1987, p. 83.

dans une violence qui n'a pas tardé à faire boule de neige (Gn 4,1-16 et 23-24 ; 6,1-6), avant que Dieu finisse par leur emboîter le pas en décidant le déluge en vue de recommencer avec Noé. Mais ses paroles désenchantées sur le cœur de l'homme porté au mal dès sa jeunesse (Gn 8,21b) montre qu'il a retenu la leçon. C'est semble-t-il ce qui l'amène à tenir compte de cette donnée nouvelle et à imaginer des dispositions inédites.

Les premières concernent les humains et les animaux (9,2-7). Reprenant la bénédiction qu'il adressait aux humains en 1,28, Dieu change aussi la donne : délaissant son invitation à la douceur radicale de 1,29-30, il leur permet de tuer les animaux pour les consommer, offrant ainsi un exutoire à leur violence. Mais il ne leur donne pas carte blanche pour autant. Deux restrictions sont destinées à canaliser cette violence, à la contenir dans les limites qu'impose le respect de la vie : celle de l'animal dont on ne mangera pas le sang (v. 4), mais surtout celle de l'humain pour laquelle Dieu réclamera des comptes tandis que le meurtrier sera susceptible de subir la loi du talion (v. 5-6a). Cela n'ôte rien cependant au fait que tout humain est à l'image de Dieu (v. 6b) et que sa vie est destinée à s'épanouir selon la bénédiction : « Ma voi, fruttificate e moltiplicate, brulicate sulla terra e moltiplicate su di essa » (v. 7). Est ainsi modifié et formalisé par une loi le type de domination possible de l'humain sur les animaux dans l'espoir que la violence que Dieu sait inévitable ne soit plus envahissante et destructrice.

Le lecteur a-t-il oublié à l'image de quel Dieu l'humain a été fait (9,6b, voir 1,26-27), à quelle image il est appelé à se conformer pour devenir ce qu'il est ? Le second discours divin va le lui rappeler. En effet, si l'utopie de douceur que le créateur a tenté d'instaurer lors de la création de l'humanité n'a pas trouvé sa concrétisation, sinon avec le seul Noé, le même rêve n'en continue pas moins d'habiter le désir de Dieu. C'est ainsi que, alors qu'il vient d'ouvrir un espace pour la violence humaine, lui-même annonce à Noé et à ses fils qu'il choisit de renoncer à la violence en ce qui le concerne (comme il se l'était dit en 8,22). Il s'y engage même solennellement, établissant l'alliance dont il avait parlé dès les premières instructions à Noé (6,18)¹⁵. Ce pacte, qu'il étend aux descendants de Noé et aux autres vivants sortis de l'arche et qu'il présente comme perpétuel (v. 12 et 16), consiste à renoncer, unilatéralement et pour toujours, à recourir à la violence radicale du déluge pour détruire le monde et les vivants. Il dispose même un signe – l'arc dans la nuée – comme un aide-mémoire dès que les nuages s'amoncelleront dans le ciel...

Dieu dépose donc les armes, indiquant aux humains, à qui il vient d'autoriser la violence, une voie de douceur qui reste l'horizon proposé malgré tout. À la lumière de l'alliance à

¹⁵ Les premiers et les derniers mots de Dieu (v. 9a et 17b) reprennent en effet l'annonce faite au chap. 6.

laquelle Dieu s'engage « avec » les humains et les vivants, la tolérance dont il a fait preuve envers la violence humaine ne peut pas être le dernier mot : elle est une position médiane animée par le désir d'un monde enfin conformé à l'utopie initiale¹⁶. C'est sans doute là que se situe le véritable nouveau commencement après le déluge. Car si le monde restauré et ses habitants préservés sont les mêmes qu'avant le cataclysme, les règles du jeu, elles, ont changé dans la mesure où elles intègrent la réalité de la violence et du mal. Elles marquent pour les humains le début de l'affrontement à leurs propres démons intérieurs, armés de la parole de la Loi, et pour Dieu, le début du temps de l'accompagnement des justes et de la longue patience.

¹⁶ Cette thématique est superbement développée par P. BEAUCHAMP, *Le récit, la lettre et le corps. Essais bibliques* (Cogitatio fidei 114), Ed. du Cerf, Paris, 1992 (2^e édition), p. 263-267.